

YVES DUHOUX
Université Catholique de Louvain
Louvain-la-Neuve

UDC 003.3(091)

NOTATION DES TRAITS DISTINCTIFS OU NON DISTINCTIFS ET PRINCIPE D'IMPERFECTION: TROIS TENDANCES À L'ŒUVRE DANS LES ÉCRITURES GRECQUES ANCIENNES

Abstract: Pourquoi les écritures grecques anciennes notent-elles tant de particularités phonologiques voire même phonétiques, tout en ne rendant pas plusieurs éléments importants de leur langue? Cet article tente de montrer que ceci s'explique par deux facteurs opposés: d'un côté, une tendance à noter assez fidèlement les énoncés; d'autre part, le *principe d'imperfection*, qui fait qu'il est matériellement impossible d'atteindre la fidélité absolue dans ces essais de notation.

Pourquoi les écritures grecques anciennes notent-elles tant de particularités phonologiques (ainsi, le timbre des voyelles) voire même phonétiques (ainsi, les sons de transition prononcés entre voyelles contiguës) tout en ne rendant pas plusieurs éléments importants de leur langue (ainsi, la longueur de plusieurs voyelles)? Le but de cet article est de présenter un essai de réponse à cette question. Je commencerai par aborder ces écritures sous un angle particulier, celui de leurs forces et leurs faiblesses, dont je présenterai quelques exemples (§ 1-4). Ce n'est qu'après que viendra la synthèse (§ 5), où je tenterai de montrer que les écritures grecques anciennes ont, d'une part, tenté d'être fidèles à leur langue, tandis que, d'autre part, elles ne pouvaient pleinement y arriver en raison du principe d'imperfection qui régit toutes les écritures humaines connues. Dans tout ce qui suit, le nombre d'exemples sera délibérément restreint¹: le but n'est pas de dresser un inventaire, mais d'illustrer des tendances.

¹ Et il en ira de même pour les références bibliographiques, généralement réduites au minimum.

1. Faiblesses des syllabaires grecs

1.1. Il est manifeste que les syllabaires grecs notent leur langue de façon relativement peu fidèle. Cette caractéristique a été reconnue dès les déchiffrements du syllabaire classique chypriote, entre 1871 et 1876, et du syllabaire linéaire B, en 1952 — elle a d'ailleurs été utilisée par certains adversaires du déchiffrement de Ventris.

Les faits sont tellement bien connus qu'il suffira de les illustrer par un seul exemple. Le nom de l'"être humain", ἄνθρωπος, s'écrirait *a-to-ro-po-se* en syllabaire chypriote, ce qui représente *anthrōpos*, et *a-to-ro-ḡo* en syllabaire linéaire B, ce qui représente *anthrōk^wos*. Le tableau suivant dresse la liste des phonèmes notés de façon fondamentalement adéquate (+), inadéquate (-) ou partiellement adéquate (±) dans les deux graphies syllabiques de ce mot²:

Phonèmes	Alphabet grec	Syllabaire chypriote	Syllabaire linéaire B
/a/	α	± : pas de notation spécifique de la longueur vocalique	± : pas de notation spécifique de la longueur vocalique
/n/	ν	- : absence complète de notation	- : absence complète de notation
/th/	θ	± • pas de notation spécifique de l'aspirée • voyelle "morte" ³	± • pas de notation spécifique de l'aspirée • voyelle "morte"
/r/	ρ	+ : les signes de la série <i>r-</i> ne notent que /r/	± : les signes de la série <i>r-</i> notent aussi bien /l/ que /r/
/ō/	ω	± : pas de notation spécifique de la longueur vocalique	± : pas de notation spécifique de la longueur vocalique
/p/ ou /k ^w /	π	± : les signes de la série <i>p-</i> notent aussi bien /b/ que /p/ ou /ph/	± : les signes de la série <i>q-</i> notent aussi bien le résultat de * <i>g^w</i> que de * <i>k^w</i> ou * <i>kh^w</i>
/o/	ο	± : pas de notation spécifique de la longueur vocalique	± : pas de notation spécifique de la longueur vocalique
/s/	ς	± : voyelle "morte"	- : absence complète de notation
Total des notations		+ : 1 ex. ± : 6 ex. - : 1 ex.	+ : 0 ex. ± : 6 ex. - : 2 ex.

1. Notation des phonèmes d'ἄνθρωπος dans les syllabaires chypriote et linéaire B

² Dans la liste des déficiences, je ne tiens conventionnellement pas compte de l'absence de notation de l'accent ni de l'esprit, puisqu'il s'agit, on le sait, de caractéristiques qui n'apparaîtront que relativement tard dans l'histoire du grec.

³ Voir § 1.2.

On voit que les deux écritures sont largement comparables dans leurs déficiences : sur huit phonèmes, le syllabaire chypriote n'a qu'une seule notation fondamentalement adéquate et le linéaire B n'en a aucune... Pour une comparaison avec la graphie de ce même mot en alphabet grec, voir § 4.

1.2. Plusieurs de ces faiblesses tiennent au caractère syllabique de ces deux écritures. Elles sont, en effet, incapables par nature de noter une consonne non suivie par une voyelle⁴. À partir de cet état de fait, deux stratégies de notation ont été mises en œuvre. Dans la première, on n'écrit tout simplement pas la consonne en cause — c'est le cas par exemple du *v* d'ἄνθρωπος en chypriote et en linéaire B. Dans la seconde, on emploie un syllabogramme comportant la consonne en cause suivie d'une voyelle qui n'est pas prononcée (elle est dite "morte") — ainsi, le *o* du *to* de *-to-ro-*, qu'il faut lire *-t(o)-ro-*, représentant /thro/.

1.3. D'autres faiblesses découlent non pas de la nature syllabique de ces deux systèmes graphiques, mais bien de leur structure : ils ne comportent pas assez de signes ou de diacritiques pour noter suffisamment de caractéristiques phonologiques. Voici quelques exemples de ces déficiences structurelles :

	Syllabaire chypriote	Syllabaire linéaire B
Distinction de longueur dans les voyelles /e/ et /o/	- : absence complète de distinction	- : absence complète de distinction
Distinction entre occlusives dentales sourdes ~ aspirées	- : absence complète de distinction	- : absence complète de distinction
Distinction entre occlusives dentales sourdes ~ sonores	- : absence complète de distinction	+
Distinction entre occlusives dorsales sonores ~ sourdes ~ aspirées	- : absence complète de distinction ⁵	- : absence complète de distinction
Distinction entre occlusives labiales sonores ~ sourdes ~ aspirées	- : absence complète de distinction	- : absence complète de distinction
Distinction entre liquides /l/ ~ /r/	+	- : absence complète de distinction
Distinction entre consonnes simples ~ géminées	- : absence complète de distinction	- : absence complète de distinction

2. Exemples de notations structurellement déficientes dans les syllabaires chypriote et linéaire B

⁴ Il existe toutefois quelques signes qui notent deux consonnes suivies par une voyelle : ainsi, en linéaire B, *dwe*, *two*, etc.; en syllabaire chypriote, *xa*, *xe*.

⁵ Sauf si un ou des signes de la série z- notaient /g/ suivi de voyelle (Masson 1983², 54-55).

1.4. Enfin, certaines faiblesses ne tiennent ni à la nature syllabique de ces deux systèmes graphiques, ni à leur structure, mais à leurs règles orthographiques, ainsi que le montrent les exemples suivants :

	Syllabaire chypriote	Syllabaire linéaire B
Notation régulière du second élément des diphtongues en <i>-i</i>	+	± : en général, absence de notation, mais tendance à la notation à Cnossos
Notation régulière des nasales ou sifflantes en finale absolue de mot	± : voyelle “morte”	- : absence complète de notation
Notation de /l/ ou /r/ devant occlusive	± : voyelle “morte”	- : absence complète de notation

3. Exemples de notations orthographiquement déficientes dans les syllabaires chypriote et linéaire B

2. Forces des syllabaires grecs

Il ne faut évidemment pas caricaturer les syllabaires grecs.

2.1. L'un des secteurs où ils excellent est celui de la séparation des mots — ci-dessous, une virgule représentera conventionnellement un diviseur de mots.

C'est surtout le linéaire B qui est remarquable de ce point de vue parce qu'il sépare très soigneusement les mots soit par un diviseur de mots, soit par un espace vacant, soit par la combinaison de ces deux procédés. Ainsi, les trois mots suivants, constituant la description de deux récipients de luxe, sont-ils nettement séparés les uns des autres : *di-pa-e* , *me-zo-e* , *ti-ri-o-we-e*, *dipahe med^zohe triōwehe*, “deux récipients *depas*, de grand format, à trois anses”⁶. Il peut même arriver, mais c'est exceptionnel, qu'un scribe mycénien aille jusqu'à séparer les différentes parties de mots composés — ainsi, *ti-ri-po*, *ke-re-si-jo*, *we-ke*, *a-pu*, *ke-ka-u-me-ṛṛ[]*, *ke-re-a₂*, *tripōs Krēsijowergēs*, *apukekaumenṛṛ[] skeleha*, “trépied, de fabrication crétoise, aux pieds complètement brûlés”⁷ : les composés *Krēsijowergēs* et *apukekaumenṛṛ* sont disjoints en leurs éléments constitutifs.

Le syllabaire chypriote sépare aussi les mots, mais de façon beaucoup moins régulière que le linéaire B : il peut isoler aussi bien

⁶ PY Ta 641.2.

⁷ PY Ta 641.1. Il arrive aussi exceptionnellement que des mots ne soient pas séparés les uns des autres et que l'on ait donc une *scriptio continua*.

un mot qu'un groupe de plusieurs mots consécutifs⁸ — ainsi, *o-te*, *ta-po-to-li-ne-e-ta-li-o-ne*, *ka-te-wo-ro-ko-ne-ma-to-i*, *Hote t̄an pto-lin Edalion kateworgon M̄adoi*, “Lorsque les Mèdes assiégèrent la ville d’Idalion”⁹: on a des groupes de, respectivement, un, trois et deux mots non séparés les uns des autres.

2.2. Un autre domaine où la notation syllabique grecque est spécialement fidèle est celui des sons de transition (*glides*) prononcés entre deux voyelles contiguës. Le linéaire B note très régulièrement le [y] prononcé entre un /i/ et une voyelle qui suit. Ainsi, *i-je-ro-jo*, *hijerojo*; *po-ti-ni-ja*, *potnija*¹⁰; etc. Même phénomène pour le [w] prononcé entre un /u/ et une voyelle qui suit. Ainsi, *a-re-ku-tu-ru-wo*, *Alektruwōn*; *tu-we-a*, *thuweha*¹¹; etc. Le même usage peut se retrouver dans le syllabaire chypriote. Ainsi, *i-ya-sa-ta-i*, *ijasthai*; *pe-ti-ya-i*, *pedijāi*¹² ou bien *ka-te-se-ke-u-wa-se*, *kateskeuwase*; *ke-ru-wo-se*, *Geruwos*¹³; etc.

3. Tous les éléments qui viennent d’être présentés sont bien connus et il est inutile d’y insister davantage. Ce que je voudrais rappeler désormais, c’est que les syllabaires ne sont pas les seuls à souffrir de faiblesses dans leurs notations du grec : des défauts similaires se retrouvent aussi dans l’écriture alphabétique. Toutefois, on verra que ces déficiences s’accompagnent d’essais, réussis, même s’ils sont toujours limités, d’améliorer le degré de fidélité des graphies.

4. Forces et faiblesses de l’alphabet grec

Les atouts de l’alphabet grec sont considérables, on le sait. Un seul exemple suffira à les illustrer : le nom de l’“être humain”, ἄνθρωπος, /anthrōpos/, pourrait s’écrire, d’après les endroits et les époques, ἄνθρῶπος ou ἄνθρωπος. Si l’on soumet ces graphies au même examen que celui du tableau 1 (§ 1.1), on arrive à des résultats compris entre 6 et 7 notations fondamentalement adéquates sur 8¹⁴ — comparer avec le pauvre score des syllabaires, qui n’atteignent que 0 ou 1 sur 8...

⁸ Masson 1983², 68-71.

⁹ Masson 1983², n° 217.1.

¹⁰ PY Ae 303; TH Of 36.2.

¹¹ PY An 654.8; Un 267.3.

¹² Masson 1983², n° 217.3, 18.

¹³ Masson 1983², n° 2, 117.

¹⁴ La notation du /a/ initial n’est que partiellement adéquate, étant donné que la lettre α ne note pas spécifiquement la longueur vocalique.

Il ne faut toutefois pas simplifier exagérément la situation. En effet, l'alphabet grec n'a pas tout de suite atteint son plein développement : il a, en fait, connu une longue évolution, que nous pouvons par chance suivre raisonnablement bien. Pendant les premiers siècles où il est documenté, on peut y observer une série de modifications importantes. Plusieurs déficiences héritées de l'alphabet phénicien vont être corrigées, tandis que certains points faibles subsisteront ou apparaîtront. Les innovations se feront de manières diverses. Soit par des modifications du système — attribution de nouvelles valeurs phonétiques à des lettres déjà existantes; création de nouvelles lettres; suppression de lettres héritées —, soit par des améliorations orthographiques.

Cet ensemble de changements constitue une différence frappante qui oppose les syllabaires grecs à l'alphabet. En effet, à nos yeux, les syllabaires sont relativement stables et donnent lieu à peu d'innovations internes — ceci est spécialement visible dans le syllabaire chypriote, que nous avons la chance de pouvoir suivre de façon continue pendant plusieurs siècles. Il est cependant assez probable que cette image de grande stabilité soit une illusion : elle tient sans doute à ce que nous n'avons pas accès aux premiers siècles d'existence du linéaire B ou du syllabaire chypriote et ne les observons qu'à partir du moment où ils se sont stabilisés.

Quoi qu'il en soit, la sélection d'exemples ci-dessous voudrait illustrer quelques-unes des particularités de l'alphabet grec.

a) Introduction de α , ε , ι et o : le plus spectaculaire des remodelages de valeurs phonétiques apparaît dès la naissance de l'alphabet grec, qui dote de valeurs *vocaliques* quatre signes *consonantiques* sémitiques. Ainsi, *aleph* va-t-il devenir α (= /ā/ et /ā/), *het* ε (= /ě/ et /ě/), *yod* ι (= /ī/ et /ī/) et *'ayin* o (= /ō/ et /ō/)¹⁵. Il s'agit-là d'une véritable révolution qui permettra d'écrire de façon infiniment moins infidèle, puisque, désormais, on note systématiquement et explicitement les voyelles — or, elles représentent souvent pas moins d'environ 40% des phonèmes d'une langue donnée.

b) Création de u (= /ū/ et /ū/), qui va être ajouté aux 22 lettres originelles empruntées à l'alphabet phénicien et deviendra la première des lettres supplémentaires grecques¹⁶. Ainsi l'alphabet grec deviendra davantage apte à rendre la panoplie de toutes les voyelles de sa langue.

¹⁵ Guarducci 1995², 74-75. Observer, bien entendu, l'imprécision dans la notation des longueurs vocaliques.

¹⁶ Guarducci 1995², 75-77.

c) Malgré ces améliorations, une même lettre pouvait très souvent noter des phonèmes vocaliques différents. En effet, l'immense majorité des alphabets archaïques grecs ne discriminait pas /ě/ ~¹⁷ /ē/ ni /ǒ/ ~ /ō/. Ainsi, dans un même texte, E note /ě/ dans Νέστορος mais /ē/ dans ποτέριο[v] (= ποτήριο[v]); O note /ǒ/ dans Νέστορος mais /ō/ dans τῶδε (= τοῦδε)¹⁸. Et aucun des alphabets grecs, qu'ils soient archaïques ou récents, ne distinguera jamais /ǎ/ ~ /ā/, /ǐ/ ~ /ī/, /ǔ/ ~ /ū/.

d) Introduction de η : dans les dialectes grecs où l'aspiration initiale de mot /h/, notée par *h*, c'est-à-dire \square *vel sim.*, aura cessé d'exister, cette lettre va recevoir une nouvelle valeur phonétique. Dès le VIII^e s., \square *vel sim.* y rendra désormais /ē/¹⁹, transcrit par η²⁰. Par exemple, ἐποίησε²¹ au lieu d'ἐποίεσε. Ainsi dispose-t-on d'un couple de lettres ε ~ η rendant la paire /ě/ ~ /ē/. Bien plus tard, à partir des environs de 403/402, ce η va se diffuser dans la totalité du monde grec.

e) Création de ω : sous la pression du même mouvement qui entraînera la constitution du nouveau couple ε ~ η rendant la paire /ě/ ~ /ē/, on va créer au plus tard vers la fin du VIII^e s. une nouvelle lettre, ω, valant /ǒ/ et opposée à ο, valant désormais seulement /ǒ/ dans les alphabets archaïques où ω est utilisé²². On aura donc désormais une paire de caractères ο ~ ω rendant /ǒ/ ~ /ō/. Ainsi, ἴπῳ (= ἴπῳ Ἀπόλλω)²³. Comme dans le cas de η (voir § 4d ci-dessus), ce ω va se diffuser dans la totalité du monde grec à partir des environs de 403/402.

f) En attique, surtout à partir du V^e s. (et spécialement sa seconde moitié), période où apparaissent les paires ε ~ η, rendant /ě/ ~ /ē/, et ο ~ ω, rendant /ǒ/ ~ /ō/ (voir § 4d-e ci-dessus), on va introduire deux digraphes permettant d'individualiser deux voyelles longues *fermées* /ē/ et /ō/, concurrentes des deux voyelles longues

¹⁷ Le sigle ~ signifie "en regard de".

¹⁸ Guarducci 1995², 226-227 (inscription de la seconde moitié du VIII^e s. : Pithécoussa).

¹⁹ Guarducci 1995², 84, 92-94, 328-329.

²⁰ Il existe toutefois des régions où \square *vel sim.* note simultanément /h/ et /ē/, parfois dans la même inscription (Guarducci 1995, 84).

²¹ Guarducci 1995², 260-261 (inscription des environs de 600 : Didyme, près de Milet).

²² Guarducci 1995², 101, 159-160.

²³ Guarducci 1995², 261 (inscription du VI^e s. : Naucratis).

ouvertes notées par η et ω : ει et ου²⁴. Ainsi, ἐποίηι ου Νεοκλέους²⁵.

g) Création de ʃ en béotien : la Béotie connaît une lettre particulière, ʃ, entre 550 et 450. Elle est attestée à 13 exemplaires et notait vraisemblablement une voyelle de timbre intermédiaire entre /e/ et /i/²⁶.

h) En béotien du III^e s., on observe une différence significative de graphies dans les troisièmes personnes du singulier actives thématiques : à l'*indicatif*, on trouve ι 8 fois sur 10; au *subjonctif*, ει ± 8,6 fois sur 10. Il est manifeste que cette opposition vise à “distinguer graphiquement les modes indicatif et subjonctif à l'intérieur d'un même texte”, ce qui était spécialement intéressant dans des documents de type juridique²⁷.

i) Création de ʒ en arcadien : en Arcadie, durant la première moitié du V^e s., à Mantinée, va être créée une nouvelle lettre ʒ rendant spécifiquement l'affriquée sourde, /tʃ/, et subsidiairement, l'affriquée sonore /dʒ/. Ainsi, εʒϜε (= εῖτε), à lire εῖtʃε, ou ἄπυϜεδομίν[...] (= ἀποδεδομέν[...]), à lire ἀπυdʒεδομίν[...]²⁸. Cette innovation sera sans lendemain, puisqu'elle n'apparaît que dans une seule inscription connue.

j) Création de ʍ en pamphylien : on connaît un petit nombre d'exemples de ʍ en pamphylien. Cette lettre pourrait noter l'affriquée /tʃ/ — ainsi, Ϝανάμιας (= Φανάσσας), à lire vraisemblablement Φανάtʃαs²⁹.

k) Création de ʦ en ionien : le sampi note apparemment en ionien l'affriquée /tʃ/ — ainsi, τέʦαρας (= τέτταρας) à lire vraisemblablement tétʃαρας³⁰.

l) On peut parfois avoir une voyelle aspirée à l'initiale absolue notée seulement par le signe de l'aspiration. Ainsi, ἡκηβόλωι (*sic*; = Ἐκηβόλω), ἡλένη (*sic*; = Ἐλένη), etc.³¹

²⁴ Threatte 1980, 172-205, 238-259.

²⁵ Threatte 1980, 174 (vers 525 ?) et 240 (vers 490-480).

²⁶ Guarducci 1995², 144; Vottéro, 1999, 576-579 (lequel pense que la lettre aurait noté /i/ et /ī/ issus de *ei, *e + V et *ē).

²⁷ Vottéro 1999, 579-591.

²⁸ Schwyzer 1923, n° 661 (inscription de la première moitié du V^e s. — plus précisément, vers 450 ?). Sur ce caractère, voir Duhoux 2006.

²⁹ Brixhe 1976, 7-8; Brixhe 1996, 56-57.

³⁰ Brixhe 1991, 325; Brixhe 1996, 60.

³¹ Exemples repris à Gallavotti 1986, 237-238. Pour le premier, voir Schwyzer 1923, n° 758 (inscription des environs de 650 : dédicace naxienne à Délos); pour le second, Immerwahr 1990, 113 n° 780 (inscription des environs de 430 : Athènes).

m) L'aspiration prévocalique initiale de mot sera omise même dans les régions où elle était normalement prononcée et notée par *h*. Ceci se produira à partir du moment où la lettre Ϟ *vel sim.*, qui servait initialement à rendre /h/, changera de valeur et rendra désormais /ē/ (voir § 4d ci-dessus). Par exemple, l'attique cessera de noter l'aspiration initiale de mot après l'adoption de l'alphabet ionien en 403/402, alors que l'on pense avoir de bonnes raisons de croire qu'elle était toujours vivante³². Ainsi, aura-t-on $\delta\tau\iota$, $\acute{\epsilon}\kappa\acute{\alpha}\sigma\tau\omicron\tau\epsilon$, etc., sans graphie de l'aspiration³³, à la place des anciennes formes $\text{h}\delta\tau\iota$, $\text{h}\acute{\epsilon}\kappa\acute{\alpha}\sigma\tau\omicron\tau\epsilon$ ³⁴, etc.

n) Il y avait tendance à ce que /k/ final de mot (noté théoriquement par κ) s'assimile à une consonne sonore ou aspirée qui le suivait immédiatement. Cette altération est soigneusement notée par exemple en attique dans les inscriptions jusqu'au premier siècle avant notre ère pour $\acute{\epsilon}\kappa + \beta, \gamma, \delta, \lambda, \mu$, qui est noté $\acute{\epsilon}\gamma$, ou bien aux V^e-IV^e s. pour $\acute{\epsilon}\kappa + \theta, \phi, \chi$, noté $\acute{\epsilon}\chi$ ³⁵.

o) Il y avait tendance à ce que /n/ final de mot (noté théoriquement par ν) s'assimile à un /b/, /m/ ou /p/ qui le suivait immédiatement. Cette altération commence à être notée en attique aux environs de 480 avant notre ère³⁶. Ainsi, $\pi\rho\iota\mu \mu\acute{\epsilon}\nu$ (= $\pi\rho\iota\nu \mu\acute{\epsilon}\nu$)³⁷.

p) En général, les inscriptions alphabétiques ne notent pas les sons de transition entre deux voyelles (voir § 2.2 pour la situation dans les syllabaires grecs). Toutefois, par exemple en argien, on trouve des graphies du genre de $\theta\iota\omega\iota\nu$ ³⁸, datif duel du nom des "dieux" (= $\theta\epsilon\omega\iota\nu$), avec le son de transition [y] effectivement prononcé entre ι et $\omega\iota$ ([iyoi]) — exceptionnellement, le son de transition peut y être [w] comme dans $\text{'}\epsilon\nu\nu\text{F}\alpha\lambda\acute{\iota}\omicron$ ([uwa]; = $\text{'}\epsilon\nu\nu\alpha\lambda\acute{\iota}\omicron\upsilon$)³⁹.

q) Une même lettre peut noter des phonèmes consonantiques différents. Ainsi, ζ peut rendre aussi bien /d^z/ que /t^s/ (neutralisation graphique du caractère sonore ~ sourd des affriquées) dans $\zeta\delta\acute{\omicron}\varsigma$,

³² Threatte 1980, 493-506.

³³ Rappelons que l'usage épigraphique est d'indiquer l'esprit par ' ou ' lorsqu'il n'existe aucune notation de l'aspiration (par la lettre *h*) dans un dialecte non psilotique.

³⁴ Schwyzer 1923, 386 n° 13 (inscription de 408/407 : Athènes).

³⁵ Threatte 1980, 579-585.

³⁶ Threatte 1980, 588-638.

³⁷ Threatte 1980, 594 (vers 520 ?).

³⁸ Guarducci 1995², 127-128 (fin du VII^e s. : trouvée à Sparte).

³⁹ Fernández Alvarez 1981, 174 (Mycènes, V^e s.).

/d^zōos/ (= ζωός; < *g^wγō-wo-s) et hēzατο, /hētsato/ (< *e-sed-sa-to; cf. ἔσ[σ]ατο)⁴⁰. De même, devant consonne, l'opposition graphique μ ~ ν peut être neutralisée et on peut trouver ν à la place du μ attendu. Ainsi, ἀνφότερος (= ἀμφότερος), λαμβάνω (= λαμβάνω), Ὀλυμπία (= Ολυμπία), etc.⁴¹. Autres exemples ci-dessus: § 4d, i, l.

r) À l'époque archaïque, les consonnes géminées sont souvent non notées ou rendues de façon irrégulière. En attique, il faut attendre le dernier quart du VI^e s. pour voir apparaître leur première notation : auparavant, elles étaient écrites comme des simples⁴². Ainsi, λ note /ll/ dans Ἀχιλεύς (= Ἀχιλλεύς)⁴³, etc.

s) L'alphabet grec ne sépare généralement pas les mots les uns des autres — et s'il le fait, ce sont toujours des usages sporadiques et irréguliers (ceci vaut pour les inscriptions tant archaïques que récentes). En fait, la séparation des mots *décroît* avec le temps⁴⁴. Ainsi, lit-on ΕΥΑΓΡΟΣΜΕΣΤΑΣΕ écrit d'un seul tenant (= Εὐαγρος μ' ἔστασε)⁴⁵.

t) À partir surtout du IV^e s. se mettra en place un verrouillage orthographique qui fixera les graphies dans leur état de l'époque et les empêchera d'évoluer — d'où, par exemple, les notations traditionnelles en εἰ, η, οἰ, υ des anciens phonèmes /ei/, /ē/, /oi/, /u/ alors qu'ils avaient tous abouti à /i/.

u) Etc.

5. En quel sens a été l'évolution?

5.1. On vient de voir une sélection d'essais d'amélioration de la notation du grec ancien qui nous sont parvenus. Un certain nombre d'entre eux ont réussi à s'imposer largement. D'autres n'ont pas dépassé le stade d'une diffusion locale ou même individuelle.

La plupart de ces innovations vont dans le sens de graphies plus fidèles — et les interprètes modernes ne peuvent que s'en féliciter. Certaines d'entre elles nous semblent cependant aller dans la mauvaise direction. Ainsi en est-il de la séparation des mots, si

⁴⁰ Brixhe 1991, 325 (voir Dubois 2002, 156-157, 149-151) : région de Crotona, deux textes datant des environs de 500-475 et de 500.

⁴¹ *Gr. Gr.* I, 213; Threatte 1980, 588.

⁴² Immerwahr 1990, 169; Threatte 1980, 511-527.

⁴³ Immerwahr 1990, 22 n° 73 (vers 600 : Athènes).

⁴⁴ Guarducci 1995², 391.

⁴⁵ Guarducci 1995², 191 (inscription des environs de 550: Chersonisos, Crète).

minutieusement marquée en linéaire B, mais si irrégulière ou inexistante ensuite, ce qui a compliqué la lecture et l'interprétation des textes aussi bien à l'époque ancienne que moderne. En effet, la *scriptio continua* ne sépare pas les unités significatives lexicales les unes des autres. Ce jugement négatif reflète-t-il toute la réalité ? Je n'en suis pas entièrement sûr. Car je pense que l'on peut considérer que la *scriptio continua* est, en un sens, infiniment plus fidèle aux énoncés réels que ne l'est la séparation des mots. On sait en effet que le ruban sonore n'isole pas systématiquement les uns des autres les éléments significatifs de l'énoncé : ils sont le plus souvent liés⁴⁶, de sorte que la séparation graphique des mots les disjoint artificiellement. Je me demande donc si la *scriptio continua* ne pourrait pas être, tout simplement, un reflet du continuum que constituait l'enchaînement des paroles de la plupart des énoncés. Du coup, ce qui peut être vu comme un défaut était peut-être, en fait, une reproduction relativement fidèle du flux verbal — il faut toutefois reconnaître qu'il y manquait presque toujours les indications de fin de phrase. Si l'on prend comme point de repère l'usage du linéaire B, il y aurait alors eu, à l'époque alphabétique, recul dans la notation spécifique des unités distinctives au profit d'une fidélité phonétique plus grande.

C'est l'évolution inverse qui s'observe par exemple à propos des sons de liaison entre voyelles, qui sont des entités purement phonétiques sans la moindre importance phonologique. Ils sont très systématiquement notés en linéaire B, moins souvent en syllabaire chypriote (§ 2.2), et seulement exceptionnellement dans les textes alphabétiques (§ 4p). Dans leur cas, il y a visiblement eu tendance à diminuer la fidélité phonétique au profit de la pertinence phonologique.

5.2. On peut donc dire que les innovations introduites dans les écritures grecques anciennes s'expliquent par un effort pour atteindre un degré de fidélité plus grand. Toutefois, cette fidélité a suivi deux directions différentes : elle s'est attachée aux éléments, tantôt, *distinctifs* (ainsi, les voyelles brèves ~ longues, etc.), tantôt, *non distinctifs* (ainsi, la notation de l'état assimilé de certaines consonnes finales de mots, etc. qui est une caractéristique non significative).

5.3. Bien des usages énumérés plus haut se laissent ranger dans ces deux catégories, mais pas tous. Ceci tient à un troisième

⁴⁶ Voir par exemple Devine — Stephens 1994, 409, 432-433.

facteur dont il est temps de faire état : *le principe d'imperfection* qui est à l'œuvre dans toutes les écritures humaines connues. En effet, il n'existe aucune écriture courante⁴⁷, passée ou présente, qui note de façon totalement fidèle un énoncé dans quelque langue que ce soit. Cette incapacité résulte de difficultés de fait : la notation de l'intégralité des caractéristiques phonologiques et/ou phonétiques d'un énoncé serait sans le moindre intérêt pour l'immense majorité des scripteurs/lecteurs; de plus, elle demanderait une quantité de temps, d'énergie et de connaissances dont pourraient seuls disposer un petit nombre de spécialistes dûment formés et utilisant une notation scientifique. Toutes les écritures non scientifiques sont donc nécessairement des notations approximatives de la parole — c'est pourquoi elles peuvent légitimement être qualifiées de "sténographiques"⁴⁸. Il est donc tout naturel que les écritures grecques anciennes, y compris le merveilleux alphabet, soient restées imparfaites. Et c'est dès lors ce principe d'imperfection qui permet de comprendre les caractéristiques non explicables par les tendances à noter fidèlement les éléments distinctifs ou non distinctifs de la langue grecque.

RÉFÉRENCES

- Brixhe, C. 1976. *Le dialecte grec de Pamphylie. Documents et grammaire*, Paris.
- Brixhe, C. 1991. *De la phonologie à l'écriture : quelques aspects de l'adaptation de l'alphabet cananéen au grec*, in Baurain, C. — Bonnet, C. — Krings, V. (éd.), *Phoinikeia Grammata. Lire et écrire en Méditerranée*, Liège — Namur, 313-356.
- Brixhe, C. 1996. *Phonétique et phonologie du grec ancien*, I, Louvain-la-Neuve.
- Devine, A. M. - Stephens, L. D. 1994. *The Prosody of Greek Speech*, New York — Oxford.
- Dubois, L. 2002. *Inscriptions grecques dialectales de Grande Grèce II. Colonies achéennes*, Genève.
- Duhoux, Y. 2001-2002. *Du caractère sténographique de toute écriture, Graeco-Latina Brunensia (Sborník Prací Filozofické Fakulty Brněnské University)* 6-7, 91-103.
- Duhoux, Y. 2006. *La lettre Η et quelques problèmes connexes en arcadien archaïque (IG V 2.262) — à l'impression dans Kadmos*.
- Fernández Alvarez, M. 1981. *El argólico occidental y oriental en las inscripciones de los siglos VII, VI y V a. C.*, Salamanque.

⁴⁷ Par "écriture courante", j'entends toute écriture non scientifique du type de l'alphabet phonétique international (API), etc.

⁴⁸ Duhoux 2001-2002.

- Gallavotti, C. 1986. *Il timbro vocalico nella grafia di Nicandra e in iscrizioni arcaiche delle Cicladi, in o-o-pe-ro-si. Festschrift für Ernst Risch zum 75. Geburtstag*, Berlin — New York, 231-240.
- Gr. Gr. 1937-1971. Schwyzer, E., *Griechische Grammatik*, Munich.
- Guarducci, M. 1995². *Epigrafia Greca*, I, Rome.
- Immerwahr, H. R. 1990. *Attic Script. A Survey*, Oxford.
- Lejeune, M. 1972. *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris.
- Masson, O. 1983². *Les Inscriptions chypriotes syllabiques*, Paris.
- Schwyzler, E. 1923. *Dialectorum Graecarum exempla epigraphica potiora*, Leipzig.
- Threatte, L. 1980. *The Grammar of Attic Inscriptions I, Phonology*, Berlin — New York.
- Vottéro, G. 1999. *Quelques exemples de recherches orthographiques en Grèce ancienne*, in Cassio, A. C. (éd.), *Katà Diálekton. Atti del III Colloquio Internazionale di Dialettologia Greca*, Naples, 575-600.